

Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille



Fauteuil n° 13



Michel DELAAGE

HISTOIRE DU FAUTEUIL 13 DE L'ACADEMIE DE MARSEILLE

L'histoire d'un fauteuil, c'est une tranche de l'histoire de l'Académie. C'est un résumé de la diversité de son recrutement et des vicissitudes qu'elle a rencontrées. Notons d'abord que la numérotation des fauteuils ne s'est fixée que tardivement, par Charles Vincens à la fin du XIX^{ème} siècle. A l'origine on notait qui succédait à qui, mais les numéros étaient différents à chaque recensement, ainsi ce qu'on appelle aujourd'hui le fauteuil 13 était étiqueté 19 en 1765 ! Du reste les académiciens ont souvent sauté d'un fauteuil à un autre, soit pour changer de classe, soit pour revenir après une éclipse. Le nombre même de fauteuils a varié entre 20 et 60.

Le fauteuil 13 a connu jusqu'à ce jour 18 titulaires, où l'on trouve : cinq médecins, quatre ingénieurs, trois hommes de lettres, deux hommes d'Église, deux archivistes, un artiste et un architecte, qui souvent se succèdent dans la même profession. Il n'est pas question de les décrire tous, car souvent la documentation fait défaut à leur sujet. Nous nous contenterons de relever quelques figures notables.

Le premier titulaire du fauteuil fut **Mathieu-Claude OLIVIER** (1701-1736). Né à Marseille, le 21 septembre 1701, il fit ses études classiques à l'Oratoire; et suivit les cours de théologie, sous les PP. Dominicains, et de droit à Aix.

Avocat au parlement d'Aix, il y connut de grands succès. Il avait aussi de grandes dispositions pour la poésie et pour les études historiques. Selon l'abbé Dassy " la dissipation gâtait les qualités du jeune et précoce Olivier....Flatté par les dames qui l'appelaient l'ornement du bel âge, il allait de désir en désir". Il n'en a pas moins rejoint le groupe de jeunes gens passionnés de littérature qui formèrent la nouvelle Académie. C'est lui qui rédigea la lettre que signèrent les Académiciens pour demander l'adoption à l'Académie Française. Les premiers statuts sont aussi son œuvre. Il fut chargé à quatre reprises de composer le tribut que l'Académie de Marseille s'était imposé auprès de l'Académie Française. Il écrivit une Histoire de Philippe de Macédoine. Il mourut à trente-cinq ans, le 24 octobre 1736, d'une maladie qui l'avait cruellement privé de ses facultés intellectuelles pendant plusieurs mois. "Les regrets que cette perte causa à l'Académie furent longs et très-sensibles", dit encore l'abbé Dassy.

Un avocat lui succéda, **Louis-Etienne RICARD** (1704-1777), duquel nous savons peu de choses.

En 1750 le fauteuil fut occupé par le peintre **Michel-François DANDRE-BARDON**, (1700-1783). Aristocrate, issu de la noblesse de robe, il a partagé son temps entre la Provence, Paris et l'Italie. Formé à Paris auprès de Van Loo et de Troy, il entra à l'Académie royale de peinture en 1735, où il siégea auprès des grands peintres de son temps: Chardin, Largillière, Desportes. Professeur à l'Académie royale, il développa le mouvement néo-classique qui s'affirmera avec David. Il fut nommé peintre des galères. Recteur de l'Académie Royale de peinture, il fonda l'Académie de peinture de Marseille, qu'il dirigea de 1752 à 1780. Il devint vétéran en 1759.

La même année **Mgr Jérôme DE SUFFREN DE SAINT-TROPEZ** (1722-1796), prévôt du chapitre noble de Saint-Victor, succéda à Dandré-Bardon. Sa nomination comme évêque de Sisteron, en 1764, l'a conduit à devenir vétéran, le 20 mars 1765.

A cette époque l'Académie a décidé de s'ouvrir aux Sciences et aux Arts libéraux (Lettre patente du 5 mars 1766). Mais pour l'heure c'est un chanoine de la Cathédrale qui occupe le fauteuil laissé vacant par Mgr Jérôme de Suffren: **Louis-François DE GEORGE D'OLLIERES DE LUMINY**. S'il n'est pas lui-même un homme de science, il n'en manifeste pas moins un vif intérêt pour la nouvelle orientation. Citons ses discours dans les périodes où il était directeur:

En 1768: "Heureux, sans doute, de pouvoir à mon tour féliciter mes Concitoyens du nouveau lustre que reçoit la ville de Marseille, en accueillant dans son sein les Sciences et les Arts!"

Et en 1777:

"C'est encore pour entrer dans des vues d'économie que vous avez proposé de nouveau au concours (Pour le prix de 1780) le meilleur emploi du Charbon de Pierre, dont on a découvert au voisinage, des Mines importantes. "

A cette époque l'Académie se plaçait en moteur économique et scientifique. Avec succès, puisqu'elle se vit confier l'observatoire des Accoules en 1781.

En 1791 L'abbé de Luminy se retira et laissa la place au médecin **Esprit François CALVET** (1728-1810). Il occupa son fauteuil jusqu'en 1803. Mais c'est surtout Avignon qui a profité de ses largesses. En effet, Calvet, fut nommé professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine d'Avignon. Achard fut l'un de ses élèves. Il fut un grand collectionneur, et à sa mort en 1810, il légua à la Ville d'Avignon, sa bibliothèque de 1400 volumes, son médailler de 12000 monnaies anciennes, sa collection d'histoire naturelle, un cabinet d'antiquités, ainsi que les

ressources pour les entretenir. Par décret impérial une fondation fut constituée, qui gère encore aujourd'hui le Musée Calvet, ainsi que la Bibliothèque Calvet à Avignon et plusieurs autres musées à Avignon et à Cavaillon.

Au médecin Calvet succéda un chirurgien: **Arnaud-Claude OLLION** (1723-1812) chirurgien-oculiste, doyen du collège de chirurgie, élu le 12 décembre 1804.

A sa mort ce fut un chimiste: **Jean Joseph Étienne POUTET** (1779-1858), très fécond, si l'on en juge par ses publications : sur la fabrication du sucre de raisin, les procédés analytiques pour reconnaître la falsification des huiles d'olive, les sulfites contenus dans les sels de soude et les sulfures de soude artificielle (1820). Il a écrit, avec La Platrière, une encyclopédie méthodique "Manufacture et Arts" en 1828.

Il laissa son fauteuil en 1846 à **Charles, marquis DE FORBIN-JANSON** (1783-1849). Personnage de roman : émigré avec sa famille il devint en 1803 chambellan du roi Maximilien 1er de Bavière. Puis, en 1813, rentré en France, chambellan de Napoléon. En 1814 il prit du service comme colonel de corps franc. En 1815 il devint "Pair des Cent Jours", ce qui lui valut d'être mis en disponibilité par Louis XVIII. Propriétaire, devenu raffineur de sucre, il fut élu le 11 avril 1844 en classe des Arts et transféré dans celle des Sciences le 30 juillet 1846, pour peu de temps, puisqu'il passa vétérinaire le 8 juin 1848.

Son successeur **Marius-Martin PLAUCHE**, agronome, régisseur de la manufacture des tabacs, donna de nombreuses communications à l'Académie jusqu'à sa mort le 21 novembre 1866.

Après lui, **Eutrope COSTE**, (1810-1879), docteur en chirurgie, directeur de l'École de médecine, fut élu le 2 avril 1868, où il se signala par une théorie peu orthodoxe de la médecine. Il démissionna en 1875.

Son successeur, **Louis BLANCARD** (1831-1902), est un homme d'envergure : issu d'une famille marseillaise qui avait donné son nom au quartier de la Blancarde, il débuta très jeune dans une banque où il se familiarisa avec les monnaies étrangères. Il poursuivit ses études à l'École National des Chartes et obtint le diplôme d'archiviste paléographe avec sa thèse sur le Consulat de la mer. En 1858, il fut nommé archiviste des Bouches-du-Rhône, poste qu'il occupa durant 43 ans. Il fit de la numismatique une discipline à part entière de l'histoire, il l'enseigna à Paris et fut correspondant de l'Institut. Parmi ses nombreuses publications citons le magistral « Traité des Monnaies de Charles Premier, comte de Provence ».

Élu en classe de Lettres en 1861 il fut transféré dans celle de Sciences en 1875. Secrétaire Perpétuel de 1889 à 1902, il établit l'Académie dans son hôtel actuel.

Son collaborateur **Jean-François DE MARIN DE CARRANRAIS** (1850-1929) lui succéda en 1903. Il était le fils d'André-Eugène de Marin de Carranrais, lui aussi académicien, mort en 1887. En 1871, encore étudiant en droit, il entra comme attaché aux archives départementales. En 1874 il prêta serment comme avocat. Il fut archiviste auxiliaire, auprès de Blancard de 1876 à 1886. Ayant démissionné, il n'en continua pas moins ses études très fouillées sur l'histoire de la Provence. Il a laissé une Étude Historique sur l'Abbaye de Montmajour, une Notice sur l'Intendance de Provence, des Recherches sur la Noblesse de Pierre Puget, une Étude de Lazare de Cordier et bien d'autres non publiées. Il rédigea l'histoire de sa famille, reproduite par le Comité du Vieux Marseille en 1987, par les soins de l'académicien Adrien Blès. Il ne quitta l'Académie qu'avec la vie.

Un homme de lettres lui succéda : **Ernest ZYROMSKI** (1862-1933), né à la Grand'Combe, où son père était médecin, il entra à l'École Normale Supérieure, en novembre 1883. A la sortie de l'École, Zyromski professa aux lycées de Quimper et de Nevers, puis à Paris, aux lycées Louis-le-Grand, Michelet et Jeanson de Sailly; c'est là, qu'il soutint sa thèse de doctorat sur Lamartine, œuvre de premier plan qui le marquait pour l'enseignement supérieur.

Aussi, fut-il appelé en 1892, comme maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux, puis à celle de Toulouse. Il y resta vingt ans, acquérant un grand renom. Une vacance de chaire l'amena à Aix. Il y enseigna pendant quatorze ans la littérature française. L'académicien Louis Houlléviqgue, qui fit son éloge funèbre, parle de sa parole "châtiée et chaude, de sa pensée forte et de son érudition impeccable". On a de lui des ouvrages sur l'orgueil humain, sur le Message grec, une étude sur Sully Prudhomme et des livres consacrés à Eugénie et à Maurice de Guérin.

Après lui, un autre grand enseignant: **Léon IMBERT**(1868-1955). Après de brillantes études à Montpellier et à Paris il commença sa carrière comme agrégé de chirurgie à Montpellier. Il fut nommé en 1904 professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine à Marseille. Il en fut le directeur (1927-1930), puis le premier doyen de la nouvelle faculté de médecine et de pharmacie (1930-1937). Créateur du centre anticancéreux, il écrivit de nombreux ouvrages sur la cancérologie.

Puis vint le temps des aménageurs du territoire et des entrepreneurs.

Cent ans après Hilarion Pascal qui avait construit les bassins Nord, **Alfred FLINOIS**(1908-1999), lui aussi Polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées, ressuscita le port de Marseille détruit par la guerre en 1944. Il fut en 1941 détaché par le Ministère des Travaux Publics à la Chambre de Commerce de Marseille, concessionnaire des installations du port et devint Directeur Général des Concessions.

En 1944 il s'employa à la reconstruction des installations détruites par les Allemands. Il en profita pour remodeler les bassins Sud, refondre les installations et les outillages. Il enchaîna pendant plus de vingt ans les grands chantiers : bassins pétroliers de Lavera, aéroport de Marignane, formes pour la réparation navale.

Il quitta Marseille pour Paris au moment de la création du port autonome, fin 1966 et devient conseiller du Crédit Lyonnais pour tout ce qui concerne le maritime. Il s'occupa ainsi des chantiers navals de La Ciotat.

Homme de foi, il s'est fortement investi dans le patronat chrétien marseillais, et dans la controverse des prêtres-ouvriers ayant, par exemple, fait embaucher comme docker son grand ami, le dominicain Jacques Loew. Il a été dix ans, de 1956 à 1966, membre de l'Académie de Marseille, et y a été très attaché.

C'est un autre aménageur qui lui succéda : **André-Pierre HARDY** (1909-2005). C'était un surdoué, issu d'une famille d'artistes. Il fit des études au lycée Louis-le-Grand avec, entre autres, Léopold Sengor comme condisciple. Peu après son diplôme d'architecte, il partit pour l'Iran et participa aux fouilles de la ville sassanide de Châpour, (1935-9). Ce travail a éveillé sa vocation d'urbaniste et forgé sa conception d'une ville harmonieuse et belle. Pendant la guerre, il a déployé une activité considérable, en France métropolitaine et en Afrique du Nord. Il rejoignit les FFI des Maures à La Garde-Freinet et à St Tropez en mai 1944. Il mit ses connaissances du bassin méditerranéen au service des alliés et se lia avec Gaston Defferre. En mars 1945 il fut nommé inspecteur départemental de l'urbanisme par le ministre de la reconstruction Raoul Dautry. Dans cette fonction il déploya ses qualités de stratège, tandis que l'histoire a retenu les noms des architectes de terrain, ses interlocuteurs, Pouillon, Egger, Le Corbusier, Dunoyer de Segonzac... Gaston Defferre l'appela pour fonder, en 1960, l'Agence d'Urbanisme de Marseille. André Hardy aurait voulu que Marseille retrouve l'idéal de la ville hellénistique. Il a eu la rude tâche de mettre un peu d'ordre dans l'anarchie des constructions d'après-guerre, sans toujours y parvenir. L'action de l'urbaniste était particulièrement difficile dans une ville où la solution des conflits d'intérêt s'appelait souvent dérogation. On peut s'en faire une idée en lisant le livre de souvenirs de René Egger qui écrit, à propos de l'hôtel à construire sur les terrains du Pharo (l'actuel Sofitel) : "Un fonctionnaire zélé fit dire au maire que, s'agissant d'un bien de l'État, un concours était nécessaire. Le maire m'en informa navré."!

Après de Gaston Defferre, qui ne lui a pas marchandé son estime et son amitié, il a été une conscience. Mais l'urgence était toujours invoquée pour construire en rasant les vestiges archéologiques, soi-disant redécouverts. André Hardy est pour beaucoup si l'on a pu conserver les docks romains, et la corne du port derrière la Bourse, si l'on a sauvé la Vieille Charité, si l'on a aménagé les plages du Prado, et redessiné la corniche. Sait-on, par exemple, qu'on lui doit l'alignement de l'autoroute nord sur Notre Dame de la Garde ? Parallèlement à sa carrière d'urbaniste André Hardy a poursuivi durant trente ans une carrière d'enseignant : à l'École d'Architecture de Marseille ses cours faisaient salle comble. André Hardy artiste n'a jamais cessé de dessiner. Une fois à la retraite il a enseigné l'aquarelle à l'académie Allard de Marseille.

Michel DELAAGE (1939-) succède à André Hardy le 27 février 2009. Polytechnicien, il soutient une thèse de doctorat à l'institut de Biochimie que vient de fonder Pierre Desnuelle, académicien. Il poursuit sa carrière dans la recherche publique au CNRS puis comme professeur d'université. Durant cette période ses travaux ont porté sur les propriétés physico-chimiques des enzymes et des anticorps. En 1982 il quitte son laboratoire bordelais pour fonder à Marseille, avec Antoine Béret, une société de biotechnologie, Immunotech. C'est un succès, l'entreprise est rapidement profitable, et au bout de quinze ans, passe sous pavillon américain. Elle existe toujours, installée à Valmante, dans l'ancienne usine Kodak. Les fondateurs n'étaient pas disposés à prendre leur retraite : ils créent une nouvelle entreprise, Trophos, pour développer des médicaments visant les maladies neurodégénératives. Quinze ans plus tard c'est à nouveau un succès, avec l'identification d'une molécule active sur l'amyotrophie spinale infantile. Trophos vient de passer sous pavillon suisse, en mars 2015, avec une transaction record pour une entreprise française de biotechnologie.

MD